

L'ÉGLISE ET LE CHÂTEAU D'EBERSTEINBURG.

Pour y arriver, on peut suivre un sentier sauvage qui se sépare de celui qui conduit aux Rochers, derrière les ruines du vieux château. On marche quelque temps, sur le sommet de la montagne, parmi les érables, les chênes et les sapins. Pareille à une couleuvre, l'étroite route, abordable aux piétons seuls, file entre des quartiers de pierre qui rappellent les grès fameux de la forêt de Fontainebleau. Les arbres interceptent le regard; puis le sentier traverse une clairière, et la plaine, où gronde le canon de Rastadt, vous apparaît au loin.

Ebersteinburg est dans un coin de cette forêt, sur le versant de la montagne. Le premier coup d'œil vous fait voir l'église et son petit clocher.

Mais les touristes préfèrent les routes praticables aux voitures. Il en existe deux. L'une qui grimpe la montagne au sommet de laquelle s'assied le vieux château, en contourne les ruines et traverse la forêt à mi-côte. Elle est unie et facile comme une route du bois de Boulogne, bien que les accidents de terrain y soient nombreux. Le chêne et l'érable l'ombragent; elle rampe avec de longs détours, bordée d'arbres gigantesques et de rochers verdés par la mousse. Puis la forêt expire à l'entrée d'un frais vallon, et devant vous se dressent les ruines effondrées d'un burg et s'éparpillent les toits bruns et rouges du hameau.

Le coup d'œil est superbe.

Le burg hérissé ses vieux pans de murailles déchirées au sommet d'un rocher qui descend à pic sur la plaine du Rhin. Le lierre le tapisse comme d'un manteau, et mille sapins lancent leurs flèches tout autour des remparts abattus. Un des côtés du rocher, avec la masse des fortifications qu'il supportait jadis, s'est écroulé et couvre de ses débris énormes un large pan de forêt.

Une tour carrée, dans laquelle on arrive par une échelle intérieure, est encore debout, perçee çà et là de meurtrières profondes. Elle domine la vallée et semble surveiller la plaine où fuit le Rhin aux détours lumineux. Des arbres vigoureux ont crû à son sommet et se balancent comme un panache au souffle du vent. Des grandes salles où jadis se réunissaient les hommes d'armes on ne voit plus que les dalles brisées sur le sol; les meurtrières sont béantes; le pied heurte les créneaux tombés dans la mousse; une porte s'ouvre sur l'abîme, des escaliers se dressent contre des murailles debout dans le vide. Là est une poterne avec un débris d'échauguette où veillait autrefois la sentinelle; ici est l'ouverture à demi comblée d'un souterrain qui, raconte la tradition, allait jusqu'au vieux château à travers la montagne; partout des surprises et partout les pentes abruptes du rocher où murmurent les sapins, pressés comme les soldats d'une armée.

Le village est à une portée de trait; tout entouré de prairies semées de noyers, il se cache à demi au milieu des haies et des vergers que domine humblement le petit clocher pointu de l'église. Le vallon qui s'ouvre devant Ebersteinburg s'incline doucement vers la plaine où Rastadt est assis.

L'origine du vieux château d'Eberstein se perd dans la nuit des chroniques. On raconte qu'un sire d'Eberstein, étant un jour à la chasse, découvrit au sommet d'une montagne un rocher nu qui dominait la vallée et la forêt. Il y posa le bout de son épée, et jura qu'à cette même place où les aigles faisaient leurs nids, il bâtirait un château; et comme c'était un seigneur qui n'avait qu'une parole, le château fut construit.

On était alors au x^e siècle. Le château fermé de murs et garni de tours, les sires d'Eberstein s'y établirent comme dans une aire. Du haut de cette forteresse ils défiaient tous leurs voisins, si puissants qu'ils fussent.

Longtemps après, sous le règne de l'empereur Othon, la ville de Strasbourg et le château d'Eberstein refusèrent de reconnaître la suzeraineté du maître de l'Allemagne. Othon rassembla une armée et vint attaquer Strasbourg; la ville prise, l'empereur mit le siège devant le burg, mais le château avait pour le défendre les trois comtes d'Eberstein.

Après deux ans d'efforts, de combats acharnés, de luttes, d'assauts inutiles, le château tenait toujours. Ni la force, ni la ruse, ni l'avaient rien pu contre ces terribles murailles dressées sur des précipices.